



**HAL**  
open science

# Les pérégrinations de Nigel Barley au pays des Dowayos et des Torajas ou la mise en scène de l'ethnologue comme anti-héros.

Aline Hartemann

## ► To cite this version:

Aline Hartemann. Les pérégrinations de Nigel Barley au pays des Dowayos et des Torajas ou la mise en scène de l'ethnologue comme anti-héros.. 2014. halshs-01313935

**HAL Id: halshs-01313935**

**<https://shs.hal.science/halshs-01313935>**

Preprint submitted on 12 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les pérégrinations de Nigel Barley au pays des Dowayos et des Torajas ou la mise en scène de l'ethnologue comme anti-héros.**

Hartemann Aline, Zentrum/Centre Marc Bloc, Berlin et EHESS, Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux, Institut Marcel Mauss, Paris, [aline.hartemann@gmail.com](mailto:aline.hartemann@gmail.com)

**Contribution dans le cadre du colloque international «' En immersion' : approches ethnographiques en journalisme, littérature et sciences sociales », IEP de Rennes, 2014, organisé par Pierre Leroux et Erik Neveu. A paraître aux Presses Universitaires de Rennes fin 2016 ;**

Dans un article du quotidien français *Le Monde* datant du 20 avril 2010, l'anthropologue britannique Nigel Barley, qui fut également conservateur au British Museum, expliquait lors d'une interview avec Hippolyte Blesdoe: « l'humour n'a pas sa place en anthropologie. Vous devez être sérieux, sinon on ne vous prend pas au sérieux. Mais vous savez, j'ai mis deux ans à pondre un premier livre, *Structures symboliques des Dowayos*, que j'ai réécrit, qui fait cent pages et qui a dû intéresser en tout une quinzaine de personnes dans le monde. Alors qu'il ne m'a fallu que six semaines pour *The innocent Anthropologist*. Les deux livres sont aussi vrais l'un que l'autre, mais dans l'un il y a des personnes, des histoires, l'autre est plus cérébral. » (Blesdoe, 2010)

Dans cet extrait d'interview, Nigel Barley met en exergue deux points, qui vont intéresser notre propos, et qui concernent la démarche d'écriture des sciences sociales, et plus particulièrement, l'écriture de l'immersion. L'anthropologue britannique entend aller à l'encontre des pratiques jugées légitimes pour rendre compte de son expérience de l'immersion. D'abord, il souhaite cultiver une forme d'humour et de décalage dans son écriture pour relater son expérience de terrain. Ensuite, il remet en question la pratique de la restitution de l'immersion sous sa forme exclusivement académique.

En effet, si l'on parcourt quelques-uns des titres des ouvrages écrits par Nigel Barley, force est de constater deux choses : il formule ses titres souvent de manière assez anticonformiste, sous forme d'antiphrase – citons, par exemple, *Not a hazardous Sport/L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, 1988)- ou alors ses titres ont la vertu d'aiguillonner le lecteur et de susciter sa curiosité, comme pour *The innocent Anthropologist/Un anthropologue en déroute* (1983b). Ensuite, il mobilise différents genres d'écriture pour rendre compte de son expérience d'ethnologue, de l'enquête ethnographique, dont nous venons de citer quelques exemples, à la biographie, en passant par la fiction, le roman : ainsi, *The duke of Puddle Duck. Travels in the*

*footsteps of Stamford Raffles/L'anthropologue mène l'enquête* (1991), est une biographie consacrée à Stamford Raffles qui fonda Singapour. De même, *The white Rajah/Un rajah blanc à Bornéo*, fait le récit de la vie de Sir James Brooke, qui régna sur Bornéo dès 1841 et y établit une dynastie jusqu'en 1946. *The Coast/ Le dernier voyage du révérend* (1990) est, quant à lui, un roman burlesque situé au Niger au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Il a donc recours à une multiplicité de genres d'écriture pour faire la relation de son travail d'immersion, c'est-à-dire pour donner à voir « la 'masse saignante' de la réalité brute », dont la monographie académique ne rend compte que partiellement, à son sens. Son objectif est de « transmettre enfin à ceux qui n'ont pas vécu cette expérience quelque chose des sensations que procure la recherche sur le terrain » (Barley, 1983b :14), à travers, notamment, des ouvrages qui ne relèvent pas strictement du champ académique. Nous allons montrer que Nigel Barley met en œuvre trois stratégies principales pour écrire l'immersion et, par là même, « transmettre les sensations » du terrain, tout en essayant de rendre compte au plus près de son expérience de terrain dans toutes ses dimensions.

D'abord, il interroge ce qu'il conçoit comme le « mythe » ou la « vocation » du terrain, qui habiterait les ethnologues, et il questionne également le bienfondé de l'immersion. Il propose une série de bonnes et mauvaises raisons qui justifieraient le départ pour le terrain. L'étude des *incipit* de différents ouvrages nous fournit des éléments pour cette analyse.

Ensuite, il met en œuvre diverses stratégies narratives pour écrire l'immersion, au rang desquelles se trouvent l'ironie et l'humour.

Enfin, Nigel Barley procède à une mise en scène de lui-même dans son écriture. Il construit ainsi une forme particulière de narrateur, celle de l'anti-héros, qui prend le contrepied de la figure habituelle du « savant », présentée souvent comme omnisciente et surplombante. Cet anti-héros se trouve aux prises avec les contingences du terrain, l'affaiblissement physique, la maladie, mais aussi avec les malentendus et les mésaventures qui ponctuent fréquemment les périodes d'immersion.

Ce questionnement s'accompagne d'autres interrogations : qu'est ce qui rend possible ce positionnement de Nigel Barley parmi ses pairs, dans l'espace professionnel académique, au sein des ethnologues ? Par ailleurs, quel rapport entretient-il avec le public et avec le travail de vulgarisation scientifique qu'il semble entreprendre ? Quelles sont, plus généralement, les conditions de production de ce discours, que nous nous proposons d'analyser ?

## 1. Pourquoi pratiquer l'immersion?

Il s'agit, dans un premier moment, de comprendre comment Nigel Barley, qui se présente d'abord comme un chercheur relevant de la catégorie des « rats de bibliothèque », avec sa thèse livresque sur les mœurs anglo-saxonnes, devient un homme de terrain. Il se dépeint comme un anthropologue décalé par rapport à ses confrères, de plusieurs manières : en effet, il remet en question le culte du terrain, le bienfondé de l'immersion et de sa restitution sous la forme exclusive des monographies académiques. Qui est au juste ce chercheur?

Nigel Barley est un anthropologue anglais, né dans un village près de Londres en 1947. Il a effectué de brillantes études à Cambridge puis à Oxford, où il a soutenu une thèse d'anthropologie sociale en 1974, à la Faculté de Géographie et d'Anthropologie, intitulée *Anthropological Aspects of Anglo-saxon Symbolism*. Cette recherche a été réalisée en bibliothèque : « ma thèse avait été rédigée à partir de documents manuscrits ou imprimés. Comme je l'avais précisé alors, quelque peu prétentieusement, je 'voyageais dans le temps, non dans l'espace' » (Barley, 1988b :15). Il s'agissait donc d'une thèse livresque, et, dans les premiers temps de sa carrière, Nigel Barley semblait être *a priori* peu enclin au travail de terrain, propre à l'anthropologue. Il explique ainsi : « la profession regorge d'adeptes inconditionnels du travail de terrain - la peau tannée par les climats torrides, les dents serrées en permanence après des années passées au contact des indigènes - qui, en définitive, n'ont rien à dire d'intéressant dans le cadre de la discipline universitaire. Nous autres, inefficaces 'nouveaux anthropologues', avec nos doctorats de rats de bibliothèques, nous avons décidé que toute cette affaire de recherche sur le terrain était plutôt surfaite. Bien sûr, les anciens qui avaient servi aux beaux jours de l'Empire en 'faisant carrière dans l'anthropologie,' avaient tout intérêt à entretenir le culte du dieu dont ils étaient devenus les grands prêtres. S'ils avaient bel et bien supporté épreuves et privations au cœur des marécages et de la jungle, ce n'était pas pour voir des freluquets prendre un raccourci. » (Barley, 1983b :10)

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, Nigel Barley semble remettre en cause ces anthropologues et le culte du terrain qu'ils élaborent et entretiennent. Il remet également en question la sorte de vocation qui les destinerait à l'activité d'anthropologue, quand il écrit : «une fiction de bon ton veut que les anthropologues soient consumés du désir brûlant de vivre parmi une population particulière de cette planète, qu'ils croient dépositaire d'un secret d'une grande portée pour le reste des humains ». (Barley, 1983b :15)

Dans *L'Anthropologie n'est pas un sport dangereux* (Barley, 1988), l'auteur cherche à explorer quelles peuvent être les raisons qui poussent les anthropologues à aller sur le terrain : « Est-ce (...) l'imprudence (...) ? Est-ce l'ennui de la vie urbaine, l'effet abrutissant d'une existence bien

réglée ? (...) Le fait est que cette pratique est souvent le moyen pour le chercheur d'essayer de résoudre ses problèmes personnels plutôt que la tentative de comprendre d'autres cultures ; Dans la profession, on le considère souvent comme la panacée à tous les maux : un mariage brisé ? Va passer un moment sur place, pour remettre les choses en perspective. Déprimé par l'absence de promotion ? Le travail de terrain te donnera d'autres sujets d'inquiétude. » (Barley, 1988 :14)

Il remet en cause également l'idée selon laquelle la restitution du travail de terrain, sous forme exclusivement académique, serait la seule voie pertinente. Dans un avertissement à *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, il précise : « La tradition veut que les anthropologues écrivent sur les autres peuples des monographies académiques. Les auteurs de ces livres austères sont omniscients, et leur vision est olympienne. (...) Ils sont inaccessibles à l'émotion. (...) Le récit qui suit n'a rien à voir avec de telles monographies. Il raconte les fausses pistes, les incompétences linguistiques, les préjugés battus en brèche et les chausse-trappes où sont tombés l'auteur et bien d'autres. » (Barley, 1988 :9)

Il revendique précisément de raconter ce que les universitaires ne relatent pas, d'ordinaire, à son sens, dans les monographies. « Je m'attarde justement sur les aspects que les monographies ethnographiques habituelles signalent comme 'anti-anthropologique', 'hors de propos', 'sans intérêt' » (Barley, 1988 :14). Son souhait est de donner à voir « la 'masse saignante' de la réalité brute », et de « transmettre enfin à ceux qui n'ont pas vécu cette expérience quelque chose des sensations que procure la recherche sur le terrain. » (Barley, 1983 :14)

Peut-être cette volonté de Nigel Barley d'écrire l'immersion en dehors des stricts canons universitaires, tels qu'il les entend, rejoint-elle, d'une part, le désir de pédagogie qui serait le sien, et, d'autre part, le souhait de viser une audience plus large que le public exclusif des chercheurs, en faisant œuvre de vulgarisateur, comme il semblait l'évoquer dans l'interview donnée au *Monde* évoquée supra.

Toujours dans l'incipit d'*Un Anthropologue en déroute*, Nigel Barley développe les raisons qui peuvent pousser, selon lui, l'ethnologue à aller sur le terrain. Pour son étude sur les Dowayos du Cameroun, son objectif initial est d'assister à une cérémonie de la circoncision et de la documenter : il n'est point parvenu, lors de son premier voyage, comme il le rapporte dans *L'anthropologue en déroute*, à y assister, et n'y parviendra que lors d'un séjour ultérieur, qu'il relate dans un autre opus, intitulé *Le retour de l'anthropologue*, publié trois ans plus tard, en 1986. En revanche, il énumère quels sont, selon lui, les profits véritables de l'immersion, comme, tout d'abord, « envelopper les expériences [de terrain] du rougeoyant éclat de l'aventure

romantique». En effet, « les amis comme les parents d'un homme de terrain sont un peu déçus, si, chaque sujet abordé, de la lessive à l'art de soigner un banal rhume, n'est pas truffé de réminiscences ethnographiques.» (Barley, 1983 :11)

Ensuite, l'expérience de terrain représenterait une ressource certaine face à des interlocuteurs divers : « lorsque je serais obligé de disserter sur un sujet dont j'ignorerais tout, je pourrais puiser dans une réserve d'anecdotes ethnographiques comme l'avaient fait mes professeurs et offrir à mes élèves une interminable histoire, qui les ferait tenir tranquilles pendant dix bonnes minutes.» (Barley, 1983 :12)

En outre, l'expérience de l'immersion et son récit permettent, selon Nigel Barley, de bénéficier «d'une précieuse aura d'excentricité, d'une image flatteuse auprès du public. Tel n'est pas le cas des sociologues, qui passent pour des gens de gauche sans humour. » (Barley, 1983 :12)

Enfin, comme « rassembler des faits n'offre que peu d'attraits (...) dans l'esprit du collectionneur de papillons » qui caractérise la discipline, Nigel Barley estime que « le travail sur le terrain, comme les activités universitaires, trouve sa justification davantage dans un souci de développement personnel que dans le désir de servir la collectivité. En réalité, la recherche universitaire, comme la vie monastique, n'a pour objet que la perfection individuelle. » (Barley, 1983 :13)

Cette brève analyse des *incipit* de différents ouvrages de Nigel Barley nous a permis de saisir comment l'auteur entend relativiser le bienfondé de l'immersion : elle nous a également permis de comprendre que l'auteur démonte, d'une part, la construction d'une sorte de mythe ou de culte du terrain et, d'autre part, celle de l'héroïsation de l'ethnographe revenu des pays lointains. Par ailleurs, il refuse la restitution du travail d'immersion sous la forme exclusive des monographies de type universitaire. A présent, il s'agit de mettre en lumière les stratégies narratives que l'auteur met en œuvre dans son écriture de l'immersion : il utilise principalement l'ironie et l'humour, pour relater son expérience de terrain, et cultive, également, une sorte de décalage.

## **2. Les stratégies narratives de l'écriture de l'immersion : l'ironie et l'humour.**

Dans cette partie consacrée aux stratégies narratives mobilisées par l'auteur, portons notre attention sur différentes figures de style et techniques rhétoriques ou narratives, que Nigel Barley met à profit pour écrire l'immersion.

Au chapitre 8 de *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, Nigel Barley déroule un paragraphe sur l'attitude de l'anthropologue par rapport à ses enquêtés, en commençant le raisonnement par une sorte de *captatio benevolentiae*, en forme d'antiphrase : « un anthropologue est probablement le pire des invités imaginables. Je n'en voudrais pas chez moi. » Et de continuer ainsi : « Il arrive sans en avoir été prié, il s'installe sans y être convié, et il harcèle ses hôtes de questions stupides jusqu'à les rendre fous. » (Barley, 1988 : 13) Il fait mine, dans ce paragraphe, d'occuper la place d'un observateur extérieur, d'un profane, qui examinerait le comportement de l'anthropologue parmi ses enquêtés, pour mieux mettre en relief le questionnement relatif à ses pratiques. Il est possible d'analyser ces lignes comme la manifestation d'une forme d'ironie, dans le sens d'un aiguillon qui amènerait le lecteur à s'interroger sur les pratiques de l'anthropologue. L'ironie, lue ici dans son sens étymologique, qui est celui de « questionner », peut aussi être comprise comme signifiant le contraire de ce qui est énoncé : ainsi, quand Nigel Barley explique « qu' [il] ne voudrait pas d'anthropologue chez [lui] », feint-il d'approuver cette position naïve d'un observateur extérieur, pour mieux interroger les notions évoquées ici.

Par ailleurs, toujours en mobilisant l'ironie dans son écriture de l'immersion, il opère une forme de renversement dans les positions des enquêteurs et des enquêtés, en montrant que la source principale de curiosité et d'intérêt n'est précisément pas la population étudiée par ses soins, mais bien plutôt lui-même, pour ses enquêtés : « Bien des absurdités ont été écrites sur la façon dont les anthropologues sont 'acceptés'. On a prétendu qu'une tribu accueille souvent le visiteur étranger comme elle accueille souvent un membre d'une communauté voisine. Au mieux, il peut espérer être regardé comme un imbécile sans malice, susceptible d'apporter quelques avantages au village. A la rigueur, il dépensera de l'argent et offrira des emplois aux gens qui le reçoivent. En ce qui me concerne, (...) j'embauchai le fils du circonciseur, qui demanda à son père de se porter garant de ma bonne foi, le frère du chef qui m'apprit l'art de chasser, et le neveu du guérisseur qui me présenta à son oncle. Ma voiture faisait office de taxi et d'ambulance pour les gens du village. Les femmes ne cessaient de m'emprunter du sel et des oignons. Les chiens avaient compris que j'étais une bonne pâte et faisaient le siège de ma hutte au grand dam de mon assistant. (...) J'étais un sujet de conversation inépuisable. (...) Je reste convaincu de n'avoir été, pour les Dowayo, qu'un sujet de curiosité. » (Barley, 1983b :84)

Nigel Barley manie également l'humour et une certaine forme de l'absurde, dans ses écrits : dans *Le Retour de l'anthropologue*, il raconte comment, alors qu'il buvait un verre en compagnie d'un collègue, un singe semi-apprivoisé s'est pris d'une soudaine affection pour lui et s'est collé

à son torse au point qu'il ne put s'en défaire et qu'il fut contraint, sous peine de morsure, de vaquer à ses occupations en composant avec le singe, toute une après-midi. Cet épisode fait l'objet d'une partie d'un chapitre, intitulé « le singe cinéophile ». Il relate sa difficile entrée dans une salle de cinéma et la scène cocasse à laquelle elle a donné lieu : « A mon grand étonnement, la question ne fut pas de savoir si les singes avaient le droit d'entrer, mais quel prix ils devaient payer. Mon collègue se hâta de se mettre au diapason et déclara que le singe était manifestement mineur, et qu'il avait donc droit à une réduction. D'ailleurs il n'allait pas occuper de siège. (...) Nous parvînmes à un compromis : le singe paierait moitié prix du siège le moins cher, mais nous devrions nous contenter de places bon marché. Le singe disparut de nouveau sous ma veste et se remit à ronfler. » (Barley, 1986 :97)

Enfin, Nigel Barley met également à profit une forme d'humour noir, teinté de cocasserie: il raconte notamment quelle ne fut pas sa surprise de croiser un individu qui devait devenir son assistant, un certain Hitler. (Barley, 1988 : 146).

«'-Salut patron. Je suis Hitler. Peut-être tu as entendu parler de moi.

Difficile de répondre à ça. Sans doute avais-je mal compris. ...

-Hitler ?

-Oui, Pak. Mon père entendait souvent ce nom à la radio avant ma naissance, et il lui a plu. » Et quelques pages plus loin, Barley, de rajouter : « l'ami de Johannis s'appelait Bismarck. Je mourais d'envie de le présenter à Hitler, mais je suppose qu'ils n'auraient pas saisi l'humour de la chose. » (Barley, 1988 :211)

### **3. De l'humour à la peinture de l'anthropologue en anti-héros.**

Nous avons montré, en première partie, que Nigel Barley remettait en question la position surplombante, voire « omnisciente » du savant, telle qu'il la percevait. Le choix de la mise en scène du narrateur comme anti-héros participe de la même idée. La notion est bien connue en littérature : elle désigne, dans les œuvres de fiction, notamment dans le roman, un personnage qui n'aurait pas la grandeur ou la noblesse des héros légendaires ou de l'antiquité. Citons, par exemple, Ulrich, personnage principal de *L'homme sans qualité* de Musil, ou encore Zeno de *La conscience de Zeno*, d'Italo Svevo, ce dernier se caractérisant par son irrésolution, son caractère velléitaire, enfoncé qu'il est dans son incapacité à agir. Nous mobilisons cette notion dans la mesure où elle permet de dépeindre l'anthropologue Nigel Barley non d'un point de vue ontologique, mais parce qu'elle possède des vertus heuristiques, et permet de maintenir le



lecteur en haleine.

Trois séries de traits nous paraissent concourir à dépeindre la figure de l'anthropologue en anti-héros : toujours avec l'idée de nous mettre en contact avec la « 'masse saignante' de la réalité brute », affirmée dans l'incipit *d'Un anthropologue en déroute*, Nigel Barley offre au lecteur des représentations et des images concrètes des faiblesses du corps du chercheur, mis à rude épreuve sur le terrain, mais aussi de la maladie et de la matérialité des choses. Ainsi, au début de l'ouvrage écrit-il : « le voyage promettait d'être difficile. Ce serait la dernière confrontation entre ma carcasse manifestement déclinante et une géographie hostile (...), une ultime manifestation d'optimisme physique avant d'admettre que la vie citadine et l'approche de la cinquantaine avaient commis leurs ravages définitifs. » (Barley, 1988 :14) En conclusion d'un autre ouvrage, il tire un bilan teintée d'ironie à l'issue de son immersion africaine, dressant un portrait de lui-même peu avantageux : « Dix-huit mois après mon départ, je me retrouvai sur le sol d'Angleterre, vêtu d'un pantalon déchiré, avec sept carnets de notes maculés, un appareil photo encrassé de sable et une déclaration de vol en italien. J'avais maigri de quarante livres, j'avais la peau tannée par le soleil et les globes oculaires d'un très beau jaune. » (Barley, 1983b :273)

Aux faiblesses du corps et à la matérialité des choses s'ajoute un autre trait, qui complète, par petites touches, ce portrait de l'anthropologue en anti-héros : la description des hasards et des contingences qui souvent construisent un parcours de recherche et qui jalonnent le travail de terrain, bien plutôt que la maîtrise, qui paraît feinte, d'après l'auteur, dans les monographies académiques. « [Les monographies] imposent à la réalité un simulacre d'ordre, où chaque chose a sa place. Ce livre a été écrit au fur et à mesure de l'expérience qu'il détaille. J'aurais pu bâtir un ouvrage complètement différent, (...) mais cela ne s'est pas passé ainsi. » (Barley, 1988 :10)

Toujours dans la même veine, il décrit, à plusieurs reprises, par quel jeu il a été mené vers l'étude de tel continent, puis de telle population, plutôt que de telle autre : « me prenant un peu pour une balle de flipper, je partis à la recherche des Dowayos. » (Barley, 1983b :18) Il explique notamment comment, des années après son immersion africaine, il est venu demander conseil à un collègue hollandais, amateur de tabac fumé à la pipe, sur le terrain dans lequel il pourrait désormais se projeter, arrivé à saturation de ses pérégrinations chez les Dowayos. Son diagnostic est sans appel : « 'Tu souffres de ménopause mentale', m'a-t-il dit dans un nuage de fumée. 'Tu as besoin d'un changement radical. Lors de leur première étude de terrain, les anthropologues font toujours la terrible découverte que les gens, là-bas, ne sont pas comme

ceux d'ici. Dans ton cas, que les Dowayos n'ont rien à voir avec les Anglais. Mais ils ne comprennent jamais clairement que tous les peuples sont différents. Tu voyageras des années en considérant tous les gens comme s'ils étaient des Dowayos. (...) Va à Sulawesi. Si quelqu'un te demande pourquoi, réponds que c'est parce que les enfants y ont des oreilles pointues.» (Barley 1988 :17)

Le récit par le menu de mésaventures diverses, qu'il a pu essayer lors de ses différentes périodes d'immersion, contribue également à forger cette image d'anti-héros : un chapitre d'*Un anthropologue en déroute* est ainsi intitulé « Toucher le fond » et décrit, sans complaisance, les difficultés qui l'ont affecté. « La période qui suit demeure la plus noire que j'aie jamais connue. J'ai cédé au désespoir. Les choses ont commencé à se gâter quand j'ai décidé d'aller à Garoua faire des provisions. » (Barley, 1983b :145) Il relate dans ce passage un enchaînement de mésaventures, fait de panne de voitures, de retard et d'accidents.

Ainsi, pour certains ethnologues, Nigel Barley semble-t-il le chercheur par excellence auquel se référer, lorsque l'on souhaite prendre des distances avec la « mythologie » du terrain en sciences sociales : comme l'écrit l'ethnographe Jean-François Warnier, dans un article traitant des rapports entre écriture et ethnographie, « le propos était ici, un peu à la manière de Nigel Barley, de démystifier le personnage héroïque du chercheur de terrain ». (Warnier, 1999 : 70) Cette citation nous mène à considérer ce qui peut permettre à Nigel Barley une telle démarche, un tel décalage, empreints de distance ironique, au style « truculent et savoureux », aux dires du spécialiste de l'histoire de l'Asie du Sud-est, Stéphane Dovert. (Dovert, 2002)

#### **4. Les conditions de production du discours de Barley sur l'immersion.**

La question se pose de comprendre pourquoi et comment Nigel Barley peut se permettre d'occuper cette position singulière parmi les anthropologues, qui consiste à remettre en cause la mythologie et le culte du terrain, le bienfondé de l'immersion, la culture académique et le monde universitaire, dans des traits d'ironie et d'humour, en faisant parfois appel également à l'absurde, tout en construisant de lui-même l'image d'un anti-héros.

Comme il le précise avec soin, dans son interview au *Monde* citée au début de notre contribution, quand il évoque ses écrits universitaires ou les ouvrages de vulgarisation scientifiques, davantage tournés vers un grand public, il estime que « les deux 'genres' sont aussi vrais l'un que l'autre ». (Blesdoe, 2010) Peut-être serait-il pertinent de considérer quels effets sa trajectoire biographique est susceptible d'exercer sur le rapport avec ses pairs et avec le public.

Reconstituons d'abord rapidement sa biographie : né près de Londres, à Kingston Upon Thames, en 1947, il passe son enfance dans une petite ville du centre de l'Angleterre, « dans laquelle il s'ennuie » (Delcroix, 2007). Après des études de langues à Cambridge, il devient Docteur en Anthropologie de l'Université d'Oxford avec une thèse portant sur les Anglo-saxons, et à partir de 1983, il occupe diverses fonctions dans le monde académique, principalement comme enseignant, à l'University College ainsi qu'à la Slade School of Fine Arts, à Londres. A partir de 1984, il exerce comme assistant-conservateur puis conservateur, devient responsable d'élaboration d'expositions, au département d'ethnographie du British Museum. Il monta notamment une exposition sur la fabrication des greniers à riz du Sulawesi (Indonésie) en faisant venir, pendant plusieurs mois, une équipe de constructeurs et d'artistes torajas au Museum of Mankind à Londres, qui est l'équivalent londonien du Musée de l'Homme. Il évoque le travail et la lente construction du grenier à riz par les artisans torajas au musée londonien dans le dernier chapitre de son ouvrage *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*. Parallèlement, il effectue des enquêtes de terrain, d'abord en Afrique –au Cameroun, au Nigeria, au Maroc- puis en Asie –au Japon, en Indonésie. Il quitte le British Museum en 2002, et « vit désormais à Londres et en Indonésie et se consacre entièrement à l'écriture », touchant à des genres variés, la biographie, les nouvelles, la chronique pour des quotidiens, le roman, comme cet ouvrage qui porte sur la destinée du peintre et musicien allemand Walter Spies, *Island of Demons* (2009), qui n'est pas encore traduit en français. Il a, en outre, remporté en 2002 le prix du récit de voyage de la Foreign Press Association, et a été nommé pour d'autres prix ayant trait à la littérature de voyage, comme le prix Travelex. Il participe également régulièrement à des émissions de télévision, à des rencontres d'écrivains, qualifiés «d'écrivains voyageurs » comme dans le festival « Etonnants Voyageurs » (Delcroix, 2007) de Saint-Malo, consacré à la littérature de voyage, festival où il est intervenu à quatre reprises pour présenter ses ouvrages. Par ailleurs, le britannique est également mentionné comme intervenant dans le programme des «10èmes rencontres littéraires ' Impressions d'Europe' <sup>1</sup>», baptisées cette année-là 'Impressions d'Afrique', qui se déroulèrent en novembre 2014, à Nantes.

Ce rapide aperçu biographique souligne plusieurs points: Nigel Barley n'a pas un profil exclusivement universitaire, puisqu'il a exercé -parallèlement à ses périodes d'immersion dans

---

<sup>1</sup> <http://www.impressionsdeurope.com/>  
10èmes Rencontres littéraires « IMPRESSIONS D'AFRIQUE », Du jeudi 6 au lundi 10 novembre 2014 - Au Grand T, Nantes.

le terrain, en Afrique et en Asie, en tant qu'anthropologue- la fonction de conservateur. Cette double appartenance professionnelle est peut-être un élément qui l'autorise à manier l'ironie, l'humour et le décalage dans ses écrits. Se trouvant à la fois dans et à côté du monde académique, il peut, c'est une hypothèse, ainsi se permettre d'user d'une forme de dérision, quand il évoque cet univers.

Par ailleurs, lorsque l'on examine sa production scientifique, force est de constater qu'elle est diverse et comme marquée, chronologiquement, par plusieurs périodes : il a rédigé, au début de sa carrière en tant que chercheur et conservateur de collections muséales, des écrits académiques, relatifs à ses périodes d'immersion -des monographies, des articles relus par ses pairs- ou en lien avec les expositions auxquelles il a pu participer comme commissaire ou référent scientifique. Dans la seconde partie de sa carrière en revanche, apparaissent peu à peu des ouvrages que l'on peut qualifier de proches de la « vulgarisation scientifique », rendant compte de son expérience d'immersion, ou encore des ouvrages appartenant à des genres divers. Actuellement, depuis le début des années 2010, il rédige des ouvrages relevant de la biographie, matinée de fiction, ainsi que des romans ou des nouvelles : citons par exemple un de ses derniers ouvrages, paru exclusivement sous forme de livre électronique, *Requiescat: A Cat's Life at the British Museum*. (Barley, 2013) Le thème de l'ouvrage se présente ainsi : « Between the two World Wars, the most famous employee of the British Museum was a cat called Mike. For some twenty years, Mike made it his home and his friend was a most irregular Egyptologist, Wallis Budge, a freebooting fieldworker and smuggler of antiquities.»<sup>2</sup>

Si le qualificatif d'universitaire, à lui seul, n'est pas en mesure d'épuiser totalement la définition de la position de Nigel Barley parmi ses pairs, au sein de la discipline anthropologique, celui de conservateur non plus : en effet, aux côtés d'écrits scientifiques sur l'art du Bénin, la céramique africaine, ou encore de catalogues d'exposition fort documentés, comme celui concernant les collections de terres cuites africaines du Musée Barbier-Müller de Genève (Barley N., Barley V., Anquandah J., 2010), il s'implique dans d'autres activités, comme dans une exposition de posters pour la lutte contre le SIDA (Barley N., Museum für Gestaltung, 2002b), au Museum für Gestaltung de Zürich. Il est également à noter qu'il n'hésite pas à prendre position, publiquement, dans le domaine de la politique, en tant « qu'intellectuel », puisqu'il fait partie des

---

<sup>2</sup> <https://www.ebookit.com/books/0000003386/Requiescat.html> « Entre les deux guerres mondiales, l'employé le plus célèbre du British Museum était un chat appelé Mike. Pendant environ 20 ans, Mike en a fait sa demeure, et son ami était un égyptologue fort peu conventionnel, Wallis Budge, un travailleur de terrain, pilleur de sites archéologiques et trafiquant d'antiquités. » Traduction de l'auteur.

Ce chat célèbre a fait l'objet d'articles dans le *Time Magazine* dans les années 1930 : « Foreign News: Cat Mike », *Time magazine*, January 30 1930, et « Animals: Budge on Mike », *Time magazine*, April 8 1929.

quatorze « écrivains contemporains », comme le précise le site de l'éditeur Le Seuil<sup>3</sup>, associé avec le quotidien *Libération*, à tenter de plonger « dans la tête de Sarkozy » : c'est ainsi que s'intitule l'ouvrage en forme de recueil d'articles, dressant « un portrait chinois collectif, qui explore de manière ludique et fictive les différentes facettes du personnage<sup>4</sup> » : « je suis (presque) tout puissant. J'aime les yachts et les gens qui ont de l'argent. J'ai la plus belle femme du G20. Je fuis les cultureux et les intellos. J'adore faire parler de moi. (...) Mais tout cela, vous le saviez déjà. Ce que vous ne savez pas, c'est ce qui se passe dans ma tête... »<sup>5</sup> De 2004 à 2011, Nigel Barley a également vécu une expérience de journaliste, puisqu'il a été auteur régulier de chroniques et de billets d'humeur pour le quotidien français *Libération*: citons par exemple l'article intitulé « Sarkozy, c'est Mister Bean<sup>6</sup> », paru le 28 avril 2007.

La question du décalage que s'autorise Nigel Barley dans sa position par rapport à ses pairs universitaires pose également la question de la temporalité. Il a expliqué (voir *supra*) que l'écriture de la monographie académique sur les Dowayos du Cameroun lui avait pris des années de travail, tandis que l'ouvrage pour le grand public n'avait nécessité que quelques semaines: en quelque sorte, le « circuit court », le raccourci que représentent les ouvrages de vulgarisation, écrits plus rapidement, et qui n'essaient pas de créer un semblant d'ordre méthodique construit *a posteriori*, a la préférence de Nigel Barley, par rapport au « circuit long » de l'écriture académique. En effet, le circuit court lui permet de toucher un plus grand public, par opposition au monde des spécialistes, que vise l'écrit académique. Il lui permet peut être également de profiter d'une reconnaissance numériquement plus vaste que dans le seul monde universitaire. Cette multiplicité d'appartenances et le flou<sup>7</sup> dans la position de Nigel Barley ont été soulignés

---

<sup>3</sup> [www.seuil.com/livre-9782021005660.htm](http://www.seuil.com/livre-9782021005660.htm)

La contribution de l'écrivain-anthropologue pour cet ouvrage collectif portant sur Nicolas Sarkozy s'intitule « Et puis je veux des missiles, comme James Bond ».

<sup>4</sup> idem

<sup>5</sup> idem

<sup>6</sup> [http://www.liberation.fr/week-end/2007/04/28/sarkozy-c-est-mr-bean\\_91691](http://www.liberation.fr/week-end/2007/04/28/sarkozy-c-est-mr-bean_91691)

<sup>7</sup> Le chercheur Georges Guille-Escureta a écrit une recension sans concession pour dénoncer ce qu'il considère comme l'inanité du travail de Barley. La recension est intitulée : « Nigel Barley, un anthropologue en déroute ». « Dans le livre de Nigel Barley, tout le monde est comique mais personne n'est vraiment drôle, pas même l'auteur. (...) Des anecdotes et des histoires d'un jour, mais pas de destinée qui nous conduise à y [les Dowayos] voir autre chose que des gens sans importance. (...) Devra-t-on déconseiller [aux étudiants] la lecture de ce livre ? Je ne le crois pas. Il faudra en faire l'instrument de multiples débats, ne serait-ce que comme repoussoir. » *L'Homme*, 1995, Tome 35, numéro 135, p.139-141.

notamment par la nouvelliste Rosie Milne, qui propose une interview de l'anthropologue dans *The Telegraph* : « I have just a cuppa with Nigel Barley, an author who is hard to categorise, although in the past it was possible to pigeonhole him : he was an anthropologist who worked first in west Africa amongst the Dowayo people of North Cameroon, and then in Central London amongst the curators of the British Museum.<sup>8</sup> » (Milne, 2008) Quand elle évoque ses productions les plus récentes, elle précise : « It is part biography, part autobiography, part natural history, part anthropology, and part travelogue <sup>9</sup>» (Milne, 2008). Le cas de l'écriture propre à Nigel Barley pose la question de « l'anthropologie populaire », ou encore de « popularisation de l'anthropologie », comme le montrent Debary et al. : « les auteurs -dont Nigel Barley- engagent une réflexion critique sur le rapport entre la discipline et ses modes d'écriture, en s'efforçant de dépasser l'opposition entre style scientifique et style populaire, entre science et vulgarisation ». (Debary, Macclancy, Mcdonough, 1998) Comment alors qualifier l'écriture de l'immersion de Nigel Barley ?

Ce point rejoint les considérations développées par Fourgeau (1999). Si Nigel Barley ne va pas jusqu'à écrire à la manière de Bernard Lortat-Jacob, qui a inventé une population indigène imaginaire, pour démontrer un point théorique (Fourgeau, 1999 :52), ses écrits, le temps passant, empruntent toujours plus à une forme de mélange de fiction -voire d'autofiction, comme nous l'expliquerons *infra*- de faits romancés, à partir de lieux qu'il a vraiment visités et de situations qu'il a réellement vécues. L'exemple de son ouvrage intitulé *L'anthropologue mène l'enquête* sur Stamford Raffles -qui a laissé son nom à la collection du British Museum dont Barley fut responsable- est le plus parlant à cet égard : le livre montre comment Nigel Barley marche sur les pas de Raffles, au sens propre et au sens figuré, en se rendant lui-même en Indonésie, et les deux personnages ainsi que leurs expériences se mêlent, au point de donner lieu à une forte intrication dans le texte. Cette biographie relève davantage, selon nous, de l'autofiction.

Nous posons en effet une hypothèse : l'écriture de l'immersion par Nigel Barley relèverait, pour une part, de la catégorie littéraire de l'autofiction. Le théoricien de la littérature Philippe Lejeune (1996) a notamment travaillé sur la notion. Pour lui, parler d'autobiographie, ou de

---

<sup>8</sup> « Je prenais une tasse de thé avec Nigel Barley, un auteur qu'il était difficile de faire rentrer dans une catégorie, bien que dans le passé, il était possible de le classifier : il fut anthropologue et travailla d'abord en Afrique occidentale, parmi les Dowayos, un peuple du nord-Cameroun, puis dans le centre de Londres, parmi les conservateurs du British Museum ». Traduction de l'auteur.

<sup>9</sup> « Il s'agit en partie de biographie, d'autobiographie, d'histoire naturelle, d'anthropologie, de récit de voyage. » Traduction de l'auteur.

récit personnel n'a pas de sens, quand l'auteur dit «je» :il s'agirait donc, pour Lejeune, de substituer à la catégorie de l'autobiographie le genre de l'autofiction. En effet, lorsque l'auteur entreprend de faire le récit de moments vécus, il procède à une reconstruction *ex -post*, influencée par ce qu'il vit au moment précis où il écrit, même s'il travaille à partir de notes et de carnets de terrain. Ainsi, l'auteur a-t-il tendance à mêler des sentiments, des éléments qui n'étaient pas présents lors des événements vécus et relatés. Un indice repérable de l'autofiction chez Barley est l'utilisation du style indirect libre : ce style élimine les subordonnées du style indirect, les guillemets du discours direct, et a pour effet de faire rentrer le lecteur directement dans la tête du personnage dont les paroles sont rapportées. Cette économie de langage allège le texte, le dynamise. Cet exemple de style indirect libre montre comment il est possible d'entrer directement dans la tête des protagonistes, comme dans l'exemple qui suit : « [Un policier] m'examina de la tête aux pieds. Quel était mon nom ? Où est ce que j'habitais ? Qu'est-ce que je faisais avec eux ? Je ne savais donc pas que c'était un débit de boisson illégal, ici ? C'étaient de mauvaises gens. Je risquais de m'attirer des ennuis. » (Barley, 1988 :199)

Le genre de l'autofiction peut être analysé comme une manière de repenser les relations entre fiction et réel, caractère académique d'un écrit et vulgarisation scientifique. Nigel Barley précise en effet ceci dans *The Telegraph* : "I'm not saying anthropology isn't fiction, but fiction's more fun. It lets you look inside people's heads in a way you wouldn't dare to do if you stuck to anthropology." (...) "As an anthropologist you're always asking questions such as: How different can different peoples be? Are we all reducible to a common humanity? And if so: what is it? Nobody can answer these questions. But I like to use fiction to try to answer anthropological questions. And fiction, I find, gives better answers."<sup>10</sup> (Milne, 2008)

Nigel Barley propose donc au lecteur une écriture relativement anticonformiste de l'immersion, faite d'humour et d'ironie, propre à stimuler la curiosité et l'attention : remettant d'abord en question le bienfondé de cette pratique d'enquête, il dresse un portrait du chercheur sur le terrain aux prises avec « la 'masse saignante' de la réalité brute », et se met en scène en anti-héros, pour mieux aiguïser la curiosité du lecteur et le conduire à partager les « sensations

---

<sup>10</sup> « Je ne dis pas que l'anthropologie n'est pas de la fiction, mais la fiction est plus amusante. Elle vous permet de regarder dans la tête des gens, d'une façon que vous n'oseriez pas mettre en œuvre, si vous restiez collé à l'anthropologie. (...) Comme anthropologue, vous posez en permanence des questions, du type : « A quel point les gens peuvent-ils être différents les uns des autres ? Sommes-nous tous réductibles à une seule et commune humanité ? Et si la réponse est affirmative, quelle est-elle, cette humanité ? Personne ne peut répondre à ces questions. Mais j'aime utiliser la fiction pour essayer de répondre à ces questions anthropologiques. Et la fiction, je trouve, donne de meilleures réponses. » Traduction de l'auteur.

du terrain » qu'entraîne l'immersion. Sa position, de conservateur et d'anthropologue, d'auteur de textes scientifiques et de fictions, d'écrivain-voyageur et de journaliste, d'intellectuel défendant des convictions politiques, à la fois dans le monde universitaire et à côté, lui permet de manier l'humour et la dérision dans ses productions.

## Références

Barley N., 1983a, *Symbolic structures. An exploration of the culture of the Dowayos*, Cambridge, Cambridge University Press.

Barley N., 1983b, *Un anthropologue en déroute*, trad. de l'anglais par M. Duchamp, Paris, Payot.

Barley N., 1986, *Le retour de l'Anthropologue*, trad. de l'anglais par A. Bories, Paris, Payot.

Barley N., 1988, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, trad. de l'anglais par B. Blanc, Paris, Payot.

Barley N., 1990, *Le dernier voyage du révérend*, trad. de l'anglais par B. Blanc, Paris, Payot.

Barley N., 1991, *L'anthropologue mène l'enquête*, trad. de l'anglais par B. Blanc, Paris, Payot.

Barley N., 1994, *Smashing pots : works of clay from Africa*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press.

Barley N., 2002a, *Un Rajah blanc à Bornéo*, Paris, Payot.

Barley N., Museum für Gestaltung, 2002b, *Visual strategies against AIDS/Visuelle Strategien gegen AIDS, internationale AIDS-Präventionsplakate mit einem Essay von Nigel Barley*, Suisse.

Barley N., 2007, « Sarkozy, c'est Mister Bean », *Libération*, le 28 avril 2007.

[http://www.liberation.fr/week-end/2007/04/28/sarkozy-c-est-mr-bean\\_91691](http://www.liberation.fr/week-end/2007/04/28/sarkozy-c-est-mr-bean_91691)

Barley N., 2009, *Island of Demons: A novelistic treatment of the life of the painter Walter Spies in Bali*, Singapore, Monsoon Books.

Barley N., Lovelock K., Row M., 2010a, *The Art of Benin*, London, British Museum Press.

Barley N., Barley V., Anquandah J., 2010b, Un héritage millénaire : collections du musée Barbier-Mueller : [exposition, Ensemble conventuel des Jacobins, Toulouse, du 4 juin au 16 août 2010], Paris : Somogy éditions d'art ; Genève : Musée Barbier-Mueller ; Toulouse : Ensemble conventuel des Jacobins.

Barley N., 2013, *Requiescat: A Cat's Life at the British Museum*, eBookit.

<https://www.ebookit.com/books/0000003386/Requiescat.html>

Bassouls S., 3 juillet 2006, « Nigel Barley », Festival Etonnants Voyageurs,



[http://etonnants-voyageurs.com/spip.php?page=imprimer\\_article&id\\_article=1005](http://etonnants-voyageurs.com/spip.php?page=imprimer_article&id_article=1005)

Blesdoe H., « Nigel Barley », 20 avril 2010, *Le Monde*,  
[http://www.lemonde.fr/voyage/article/2006/07/01/nigel-barley\\_1338266\\_3546.html](http://www.lemonde.fr/voyage/article/2006/07/01/nigel-barley_1338266_3546.html)

Collectif, *Dans la tête de Sarkozy*, Libération-Le Seuil, Paris, 2009.

Delcroix O., « L'aventurier du British Museum », 7 juin 2007, *Le Figaro*,  
[http://www.lefigaro.fr/livres/2007/06/07/0300520070607ARTFIG90363-l\\_aventurier\\_du\\_british\\_museum.php](http://www.lefigaro.fr/livres/2007/06/07/0300520070607ARTFIG90363-l_aventurier_du_british_museum.php)

Debary O., Macclancy J., Mcdonaugh C., eds., 1998, « Popularizing Anthropology », *L'Homme*, tome 38, 147, p. 254-257.

Dovet S., Aséanie, 2002, compte-rendu de Michaud J., et Picard M., eds, « Tourisme et sociétés locales en Asie Orientale », *Anthropologie et sociétés*, 2001, vol. 25, 2, Québec, Editions de l'Université de Laval, p.134-135.

Fourgeau C., 1999, « Du récit ethnologique à la fiction romanesque. Pour une 'mise en œuvre' de la réalité », *L'homme et la société*, 134, 'Littérature et sciences sociales', pp.45-62.

Guille-Escuret, G, 1995, « Nigel Barley, Un anthropologue en déroute », *L'Homme*, 1995, Tome 35, numéro135, p.139-141.

Lejeune P., 1996, *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil

Milne R., « Fact and Fiction : Author Nigel Barley tells Rosie Milne why he likes to use fiction to try to answer anthropological questions», *The Telegraph*, 12 septembre 2008.  
<http://www.telegraph.co.uk/expat/4205428/Fact-and-fiction.html>

Musil R., 1995, *L'homme sans qualités*, Paris, Le Seuil

Svevo I., 1973, *La conscience de Zeno*, Paris, Gallimard.

Warnier J.F., 1999, « L'ethnographie mise à nu par l'écriture », *L'homme et la société*, 134, 'Littérature et sciences sociales', p. 63-80.